

JEANNE RINGEN

Écrire un chemin



Jeanne Ringen

Écrire un chemin

© Jeanne Ringen, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6940-4

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Couverture : ©KlingAI

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

On ne peut jamais prévoir.
Ni comment les choses vont se dérouler,
ni pourquoi des trucs tout simples
prennent soudain des proportions démentes.
Anna Gavalda

1.

« Il y a des instants où le temps s'efface et où tout recommence. »

Charles Péguy

Emma décide soudain de s'arrêter. Pourquoi là ? Pourquoi à cet instant ? Elle s'arrête, comme frappée par une fulgurance, une sorte d'évidence. La personne derrière elle l'évite de justesse. Celle d'après n'en a pas le temps. Leurs trois corps s'entrechoquent. Cet impact accentue ce moment d'éveil. L'instant devient plus réel.

Emma bafouille quelques excuses. Le premier passant, pris en étau, lui jette un regard noir. La passante suivante la regarde avec une pointe d'inquiétude, comme une interrogation. Le visage d'Emma fait signe que ça va. Ses yeux demandent en retour s'il en est de même pour elle. Le clignement de ses yeux et un hochement de tête lui répondent que oui. Cette magie du langage non verbal économise aux deux protagonistes bande passante et énergie. Chacun reprend alors le cours de son existence. Chacun ? Enfin presque. Ce cours du temps, ce court instant, reste, chez Emma, en suspens.

Elle observe les gens dans la rue et prend soudain la décision saugrenue de poursuivre ce temps d'arrêt.

Comme au ralenti, elle observe tout autour d'elle : les gens, les mouvements, les détails. Cette position d'observatrice l'amuse et cet amusement se lit sur son visage. L'idée lui vient alors de se faire spectatrice de sa vie pour le reste de la journée. Instant assez schizophrénique ou même narcissique ? Aucune idée, peut-être, mais au fond, quelle importance ? Finalement, n'est-ce pas déjà ce qu'elle fait régulièrement... repasser le film... réfléchir à ce qu'elle aurait pu faire autrement. Pourquoi ne pas poursuivre l'expérience, en temps réel cette fois ?

Il est 8 h 02, un vendredi de septembre, Emma prend la décision d'observer la vie, sa vie, pour le reste de la journée.

Elle est encore proche de la maison et aperçoit au loin Chloé et Anaïs qui prennent la route pour le lycée. Quel bonheur de les voir gérer leur vie avec de plus en plus d'autonomie ! De temps en temps, elle a un mot à signer ou un « maman, tu n'aurais pas vu ? ». Elle répond d'ailleurs de moins en moins à cette question, surtout depuis que son mari s'est mis à vouloir profiter de la même facilité.

Le curseur de leur réveil se décale imperceptiblement avec leur avancée dans l'adolescence et celui d'Emma, à l'inverse, remonte discrètement. Progressivement, les petits moments de calme au crépuscule de la journée d'Emma se prolongent. Elle sourit de nouveau et décide de rendre intérieurement hommage à ces nouveaux espaces de liberté gagnés sur le temps. Décidément, elle sent au fond d'elle qu'elle va aimer cette journée.

Elle regarde l'heure : 8 h 04. Emma est surprise de constater que cette simple décision de s'arrêter et d'observer semble avoir ralenti le temps ou plutôt engendré une perception ralentie du temps. Elle se dit qu'elle observe peut-être une facette de la relativité et sourit intérieurement à cette simple pensée.

Elle reprend son chemin et se force à maintenir une allure paisible, comme pour mieux préserver l'instant.

Arrivée à l'entrée de son bureau, elle pose sa veste et se dirige vers la table pour allumer directement son PC dans un geste habituel – comme les bonnes résolutions sont vite abandonnées ! Elle marque un temps d'arrêt, se remet en position d'observatrice et prend le temps de regarder les amas de dossiers, les papiers et les post-it laissés la veille. Sylvie arrive avec son sourire si agréable auquel personne ne résiste.

— Bonjour, Emma, comment vas-tu ce matin ? Tu peux recevoir monsieur Marton ? Il vient d'arriver et demande à te voir.

— Bonjour, Sylvie, ça va bien, merci – elle regarde son agenda. Dis-lui que je pourrai le recevoir à 11 h 45 si ça va ; sinon, vois à quelle heure il termine. Je ferme la porte un petit quart d'heure, si tu veux bien prendre les messages. Et toi, ça va ?

— Oui, oui, ça va bien aussi, merci.

Il y a quelques années, Emma aurait reçu monsieur Marton dès son arrivée. Elle avait peur de manquer l'urgence, de passer à côté de quelque chose d'important. Ce n'est pas anodin de passer le cap de venir demander un rendez-vous au service des ressources humaines. Quand, pour certains, passer est un circuit quasi normal de leur journée, pour d'autres, c'est une démarche difficile. Finalement, avec le temps, Emma a opté pour une forme d'équilibre : une personne qui sait quand et à quelle heure elle sera reçue est déjà rassurée. Cela lui laisse aussi le temps de poser les choses et de préparer son entretien.

Emma est bien consciente que cet équilibre présente aussi l'avantage de ne pas se laisser submerger, ce qui n'est pas une mince affaire la concernant. En revanche, il ne faut pas passer à côté de la vraie urgence, celle où il faut recevoir

la personne immédiatement et mettre en place des mesures pour la protéger et l'accompagner. Heureusement, pour ça, Emma a la chance d'avoir un super radar de détection des urgences : Sylvie. Elle est depuis tellement longtemps dans l'entreprise et connaît tellement bien les gens que, si c'est vraiment urgent, elle le voit, elle le sent. Si c'était le cas, elle le lui dirait tout de suite. Ce n'est pas quand la personne lui dit que c'est urgent, mais justement quand elle ne le dit pas, qu'elle ne dit rien, qu'elle retient ses paroles laissant seulement visibles ses silences qui en disent long.

Emma ferme la porte et reprend l'observation de son bureau. Il conserve intacts les stigmates de la veille. Il y a d'abord eu le dossier bleu sur lequel elle a travaillé, interrompue par deux rendez-vous, puis des mails, des questions ; le parapheur, qu'elle a réouvert plusieurs fois, relu et annoté sans réussir à terminer ; le courrier auquel elle doit encore répondre ; là, les traces de ses recherches sur plusieurs questions posées ; là, le dossier qu'elle a repris après deux réunions. Chaque « chose à faire » finit sur un post-it, habitude qu'elle a prise quand elle a trouvé plaisir à les retirer, à les froisser et à les jeter à la poubelle une fois la tâche accomplie. Elle suit bien sûr les projets sur Excel, mais elle trouve un fichier Excel bien trop contraignant pour les petites tâches du quotidien. Demain, elle dira sûrement à voix haute : « Elena ou Robert, post-it vert, répondre demande formation Martin jeudi ». Un post-it virtuel, daté, se rangera automatiquement à la bonne date sur l'un des tableaux écrans de son mur, qui s'éteindra bien sûr si quelqu'un arrive. Elle pourra les déplacer avec la main vers une poubelle virtuelle. En attendant, elle va continuer à utiliser les post-it « papier » et clairement, au vu du stock, la journée a été riche.

Journée riche ou surchargée, projet ambitieux ou surréaliste, réunion intense ou tendue... Les mots ont leur importance et l'entreprise prend l'habitude de retenir les mots plus positifs, moins chargés, un peu comme des éléments de langage en politique pour rendre certaines situations plus acceptables. Emma observe étonnée que, sans s'en rendre compte, elle vient de le faire, elle aussi. Une journée riche ! Est-ce que le fait de le faire sur un ton humoristique rend la pratique plus acceptable ? Est-ce qu'elle ne le fait que pour elle-même, dans sa discussion intérieure ou aussi avec les autres ? Elle n'en a aucune idée, mais elle a bien l'intention d'observer si ça se reproduit.

Elle reprend l'observation de son bureau et tente de comprendre le phénomène de marée. Régulièrement, elle prend un temps pour remettre de l'ordre, planifier, réorganiser, déléguer, transmettre. Imperceptiblement, ça repart de travers, une

journée plus intense (!) qu'une autre, un niveau toujours élevé d'imprévus qui se multiplient soudainement. Très vite, un phénomène de submersion se met en mouvement, une sorte de marée de papiers et de numérique qui envahit la place, pose inexorablement ses jalons et grignote l'espace.

Pour le papier, un phénomène géologique universel se superpose alors à la marée. La matière a une tendance naturelle à la stratification. Les couches s'accumulent à la verticale, mais aussi transversalement. Le plus ancien dans les profondeurs d'une pile improbable se fait attendre. Le plus récent surnage et la nargue d'un « pas fait, pas fait », dans une organisation très personnelle : pré-tri, pile de droite, de gauche, du milieu. Il y a une certaine logique. Emma n'a jamais compris comment faisaient ses collègues avec un bureau rangé en permanence. On ne peut théoriquement pas lutter contre la marée.

Le numérique est plus insidieux. Des compteurs sans cesse croissants annoncent en permanence l'arrivée de nouvelles informations. Cette mise à jour automatique du nombre des messages non lus s'anime sur l'écran du téléphone et du PC. Le ballet incessant des mises à jour vient titiller son regard « ... 44... *quoi ?! Déjà !! Je regarderai plus tard... Et si c'était important...* 45, 46... *Je regarde, je ne regarde pas...* 47... » La dispersion... l'addiction... Emma prend un temps pour remettre de l'ordre. Elle visualise ses mails et ses post-it et organise le déroulé potentiel de la journée. Elle est déjà plus au clair. Il lui reste vingt minutes avant le démarrage de la première réunion, enfin dix si elle compte le temps de trajet jusqu'à la salle pour intercaler de brefs échanges avec les uns et les autres en cours de route. Neuf minutes, si elle prend le temps de passer par la cuisine se prendre un thé.

Une tête passe l'interstice de la porte.

— Emma, tu as une minute ? (Pas vraiment, mais lorsque, à vingt minutes d'un codir¹, ton DG² te demande si tu as une minute, la question est presque rhétorique ; elle l'apprécie cependant.)

— Bonjour, Jean, que puis-je faire pour toi ?

Une minute plus tard, les voilà à reprendre et compléter deux points de l'ordre du jour. Le double moi d'Emma observe la scène. Elle s'aperçoit, amusée, qu'elle n'a pas répondu à la question tout en donnant à son interlocuteur l'impression de l'avoir fait, stratégie qui permet, sans mentir, de ne pas fermer la porte à son boss. Cette stratégie n'empêche par contre pas les dix minutes qu'elle pensait avoir de disparaître, même chose pour la tisane. Le créneau du petit tour des bonjours approche et risque de subir le même sort. L'avantage du double moi

est qu'il sait que ce créneau-là est important, alors si elle arrivait à le sauver, ce serait une petite victoire...

— L'heure tourne. Je te propose de le présenter à l'oral. On fera un rapide tour de table et, en fonction du retour, on l'intégrera à l'ordre du jour du prochain codir. Si c'est OK pour toi, on marche ensemble vers la salle ? On en profitera pour saluer tout le monde sur la route et voir Olivier avant pour l'informer des changements.

— Très bien, on fait comme ça.

Emma le regarde se lever et se diriger vers la salle. Son double moi observe finalement qu'elle a sacrifié son créneau à elle, mais qu'elle a réussi à le préserver quand il s'agissait des autres ; tendance récurrente, se dit-elle.

Ce double moi est réellement épuisant, mais aussi très instructif. Emma n'a jamais eu ce niveau de détail quand elle se refait le film de la journée en décalé.

Les voilà en route vers la salle de réunion, Emma en profite pour lui présenter Léa, la nouvelle apprentie qui a rejoint l'équipe en début de mois. Elle aime bien le voir échanger avec les uns et les autres. Sous son angle d'observatrice, Emma confirme, ce qu'elle savait déjà : il est plutôt bon dans cet exercice, a une bonne intuition et une écoute très bienveillante. Elle ne pourrait pas imaginer faire son métier dans une entreprise où le dirigeant se comporterait autrement.

Emma ressort du codir à 11 h 30. Depuis que Jean est là, la fin de réunion est programmée pour se terminer à heure fixe, ce qui oblige tous les directeurs à une certaine discipline pour que tout le monde puisse s'exprimer et avoir suffisamment de temps sur tous les sujets. C'est frustrant, parfois, mais très efficace.

Zoé interpelle Emma à la sortie.

— On déjeune toujours ensemble ce midi ?

— Oui, créneau toujours bloqué dans mon agenda, on se retrouve en bas à 12 h 45 comme prévu. À tout à l'heure.

À 11 h 45, monsieur Marton est de retour. Elle l'invite à s'installer.

— Bonjour, monsieur Marton, vous souhaitiez me parler, qu'est-ce qui vous amène ?

Emma a pris l'habitude avec les années de ne plus commencer par un classique « comment allez-vous ? » qui coupe la personne dans son élan et dans la manière qu'elle avait prévu de présenter les choses. Elle garde maintenant sa question pour la fin et l'adapte surtout à leur échange.

— Madame Berger, vous savez que j'ai toujours fait mon travail correctement.

Ce n'est pas contre l'entreprise, mais je voulais vous voir parce que je voudrais partir. Je suis là depuis plus de dix ans et j'ai un autre projet.

La période est vraiment très étrange. Ce fameux mouvement du « grand départ »³ est arrivé jusqu'à son bureau depuis plusieurs mois maintenant. Ce temps d'arrêt forcé lors de la pandémie au niveau de l'entreprise, mais aussi au niveau de tout le pays et même d'une partie du monde, nous a sortis, nous les grenouilles, de l'eau. Au moment où la grande machine s'est remise progressivement en route, un paquet de grenouilles a touché l'eau et l'a trouvée bien trop chaude pour avoir l'envie de replonger ce qui a conduit à un grand nombre de démissions à travers le monde. Emma se dit qu'elle a, en face d'elle, l'une de ces grenouilles et cette grenouille semble bien décidée à prendre son destin en main. Elle est partagée entre le sentiment sincère de se réjouir pour lui et son inquiétude de devoir le remplacer. Ça ne sera pas évident.

Après les discussions, elle file à son déjeuner avec Zoé

— Je suis contente de te voir, ça fait un moment que l'on n'a pas pris le temps de déjeuner ensemble.

Emma lui parle de ses réflexions sur les grenouilles et de son statut d'observatrice de la journée. Zoé est responsable d'une équipe technique d'une trentaine de personnes. Elle a un franc-parler qu'Emma apprécie beaucoup et qui fait qu'elles aiment bien échanger sur tous les sujets.

— De la manière dont tu la décris, Emma, ton expérience n'a l'air de rien, sauf qu'en réalité, la plupart du temps, nous observons mal parce que nous cherchons seulement de quoi confirmer, compléter ou corriger ce que nous prétendons savoir. La « vraie » observation est en réalité bien plus complexe que l'on ne pense.

— J'ai déjà lu des choses sur le sujet. Tu penses au biais de confirmation ?

— C'est exactement ça. Sur les réseaux sociaux, plus tu regardes un certain point de vue, plus les algorithmes t'envoient des informations qui confirment ton point de vue. Eh bien, naturellement, ton cerveau fait exactement pareil. On est câblé pour biaiser notre cerveau avec nos propres croyances et avec les informations compatibles avec ce que l'on est prêt à recevoir. Le reste n'est même pas traité.

Elle fait tourner son index en cercle à droite de sa tête.

— Tu piges le truc ? Tu es ton propre magicien et même ton propre manipulateur de conscience et tu crois à ton récit. C'est puissant, hein ? Et, concrètement, cette observation, ça t'apporte quoi depuis ce matin ?